

LE RITUEL DU CAFE, CONTRIBUTION MUSULMANE À L'IDENTITÉ NATIONAL ETHIOPIENNE

ÉLOI FICQUET¹

Par ses crus d'arabica du Harar, du Sidamo ou du Kaffa, le café éthiopien est internationalement renommé et apprécié. En Éthiopie même, ce breuvage est indispensable aux moments de convivialité, et la procédure rituelle qui régit sa préparation constitue l'une des rares traditions de dimension véritablement nationale car elle dépasse les compartimentations ethniques et religieuses. Cette pratique s'exprime par plusieurs variantes que nous ne recenserons pas ici, mais dont nous rendrons compte par les modalités inédites de coexistence entre chrétiens et musulmans qui se sont jouées dans l'histoire de cette boisson et qui ont participé de la construction de l'identité nationale éthiopienne.

Une tradition inventée

On pourrait croire que la prédilection des Éthiopiens pour le café est ancienne, voire immémoriale, car les botanistes ont identifié les montagnes d'Éthiopie méridionale comme le lieu d'origine probable du caféier (BERTHAUD, 2001), et les explorateurs de ces régions ont fait état de recettes (grains frits, tisanes de feuilles) qu'on peut supposer antérieures au café « noir », c'est-à-dire grillé, moulu et infusé, tel qu'on le boit aujourd'hui à travers le monde (MERCIER, 1980-82 ; PANKHURST, 1997). Or cette tradition se prête à l'analyse de « l'invention » des imaginaires nationaux promue par T. Ranger et E. Hobsbawm (1992). Le rituel éthiopien du café procède d'un mode de préparation et de consommation anciennement pratiqué par les musulmans d'Éthiopie, mais ce n'est qu'à partir du début du ^{xx}e siècle que cette boisson a commencé à être consommée par tous les Éthiopiens. Sa laïcisation et sa propagation sont des phénomènes très récents, simultanés à la construction de l'État national contemporain, fondé sur le modèle de la culture chrétienne amhara. Antérieurement, le café n'était préparé en Éthiopie que dans les sociétés musulmanes ou païennes, particulièrement à l'occasion des cérémonies religieuses afin de stimuler l'ardeur à la

¹ Maître de conférences, EHESS, Centre d'Études Africaines.

prire. Pour les chrétiens, boire du café était formellement prohibé, au point d'être considéré comme un acte d'apostasie.

Deux tendances historiques ont contribué à désactiver ce clivage. D'une part, les plantations de caféier furent promues comme culture de rente dans les territoires qui avaient été conquis à la fin du ^{xx}e siècle par les armées impériales éthiopiennes chrétiennes, concurremment au partage colonial de l'Afrique par les puissances européennes. Cette production est devenue la principale exportation du pays. D'autre part, l'intégration de sociétés musulmanes dans un État dominé par les chrétiens nécessitait de sortir d'une longue histoire de relations conflictuelles pour établir une coexistence fondée sur un dépassement de certaines démarcations à connotation religieuse. Le café était un ingrédient particulièrement propice à cette conciliation car sa préparation et sa consommation forment un espace de convivialité favorisant l'entretien de relations de bon voisinage. C'est cette transformation d'une pratique rituelle musulmane d'ordre mystique en trait caractéristique de l'identité nationale que cet article cherche à présenter.

La tradition la plus récurrente à propos du processus de sécularisation du café dit que les chrétiens d'Éthiopie ont adopté cette boisson au cours de la grande famine qui a sévi entre 1888 et 1892, parce qu'ils auraient constaté que les musulmans résistaient mieux à la faim et aux épidémies. Pour J. Mercier (1980-82 : 149) ce récit « exprime bien l'état d'esprit des chrétiens : il a fallu qu'un grand malheur réduisît les chrétiens à manger des nourritures impures comme l'âne ou le cheval, pour qu'ils en viennent à boire du café en compagnie des musulmans. Toutefois cette justification n'a pas valeur d'explication historique puisque les nombreuses famines antérieures n'avaient pas eu raison de l'abstinence des chrétiens. » Une interprétation sensiblement différente peut être proposée. Cette longue et sévère famine avait été vécue comme une malédiction punissant les excès de la politique de conversion forcée, que le roi des rois Yohannes IV avait imposée aux musulmans à partir de 1878. Dans ce contexte de profond bouleversement, le partage du café a peut-être été conçu comme un moyen de réconciliation, de réparation symbolique des liens sociaux déchirés entre ces deux communautés. Cette hypothèse s'ajoute au fait que le roi des rois Menilek, successeur de Yohannes, fut un ardent promoteur du café. Il afficha son goût pour ce breuvage lors des banquets royaux et il engagea les colons des territoires conquis à développer sa culture. Les exhortations de ce souverain encourageant ses sujets chrétiens à ne plus boire le café en cachette, témoignent de sa volonté de dépassement des clivages religieux afin de promouvoir une identité politique commune orientée vers la modernité.

Le rituel éthiopien du café dans sa version séculaire

Par ces évolutions, le café est devenu une denrée de consommation courante, fortement appréciée à travers tout le pays. Nous commencerons par observer son

mode standardisé de préparation tel qu'il est communément pratiqué dans la société chrétienne amhara, que nous avons choisie comme référence car elle constitue le socle de l'identité nationale contemporaine.

1. Mise en place. Le café est préparé à plusieurs moments de la journée. Le matin, il est bu en guise de petit déjeuner accompagné d'un peu de galette, mais le rite de préparation est accompli dans sa forme la plus abrégée. Si un hôte arrive à l'improviste, la maîtresse de maison, après les salutations d'usage, s'empresse d'aller chercher dans ses placards une poignée de grains verts, la cafetière et les autres ustensiles. Le cérémonial complet est mis en œuvre à l'occasion de jours de fêtes ou bien pour accueillir des visiteurs. Des herbes (*guzg^waz*), idéalement des joncs (*qétāma*), fraîchement coupées sont répandues sur le sol. Elles sont commodément remplacées par les citadins par des tapis de paille verte en plastique. Les ustensiles sont ensuite apportés. Les tasses en porcelaine dépourvues d'anse (*sāni*) sont disposées sur une tablette (*rakābot*). Quelques pincées d'encens sont mises à consumer dans un brûloir en terre cuite (*ga-a*). Pendant cette mise en place, les convives commencent à grignoter du grain grillé (*qolo*) servi dans un panier plat.

2. Préparation. Une fois lavés, les grains de café verts sont mis à rissoler sur la plaque de cuisson (*met'ad*). Quand il est bien grillé et qu'une fumée odorante s'en dégage, mêlée aux effluves d'encens, la préparatrice l'apporte aux convives, pour qu'ils en hument l'odeur, en attirant la fumée à leur nez par un petit mouvement de la main. Comme il est jugé convenablement torréfié par l'approbation de tous, il est pilé dans un petit mortier. Pendant ce temps la cafetière en terre cuite (*jābāna*) est posée sur le foyer jusqu'à ce que l'eau bout. La mouture est ensuite collectée dans le creux de la main et versée dans la cafetière. On laisse bouillir plusieurs minutes, en évitant que la décoction ne déborde. La cafetière est retirée du feu, puis on laisse le marc reposer. Le café est prêt à être servi. C'est à ce moment que les musulmans procèdent aux bénédictions décrites plus bas. Selon les régions, divers condiments peuvent être ajoutés au café: sel, sucre, miel, beurre, piment, rue (feuilles ou graines), cardamome, gingembre, cannelle ou clou de girofle. Le sucre, vendu dans les épiceries dans des petits cornets de papier journal, est actuellement le plus apprécié.

3. le triple service . La première tasse est tendue au maître de maison (*abbawārra*), ou à l'homme le plus respecté parmi les convives, puis par ordre plus ou moins décroissant. Une fois la cafetière vide après ce premier service, elle est à nouveau remplie d'eau, sans adjonction de café. Chacun sirote sa tasse puis la remet à la préparatrice qui la range sur la tablette avant de servir le deuxième café, plus léger. Une deuxième tasse est resservie aux hôtes de marque, qui peuvent poliment la refuser, et le reste de la cafetière est servi à ceux qui, éventuellement, n'avaient pas dégusté la première tournée. Un troisième et dernier service clôt le cérémoniel. Ces trois services sont désignés en amharique et dans les autres langues éthiopiennes (MERCIER, 1980-82 : 156) par des termes empruntés de l'arabe : 1. *abol* de *awwal*, « premier », 2. *tona* de *thanwa(t)* « seconde (infusion) », 3. *bārāka* de *baraka(t)* « bénédiction ».

Le café comme substance de médiation spirituelle pour les musulmans éthiopiens

Ce triple emprunt linguistique indique que cette séquence rituelle ternaire fut élaborée par des musulmans, probablement en Éthiopie-même, car cet usage n'est pas attesté dans les modes de préparation du café dans le monde arabe. On trouve néanmoins des résonances de cette symbolique ternaire chez les Bédouins d'Arabie, observés en 1883 par J. Euting (1896 : 83-85), qui procédaient à trois ébullitions successives dans trois cafetières différentes, ou bien dans l'usage des trois services du thé en Afrique saharienne illustrés par un célèbre proverbe, d'origine est inconnue : « *Le premier est fort comme la vie, le second est doux comme l'amour, et le troisième est suave comme la mort.* » (FORTIER, 2001 : 46-48)

Bien que ces usages rituels soient sécularisés à l'échelle nationale, les musulmans éthiopiens leur ont conservé des significations religieuses que nous pouvons distinguer en trois catégories : premièrement liturgiques, car la préparation du café est une phase préliminaire des cultes célébrés dans les sanctuaires de grands maîtres soufis ; deuxièmement occultes, car plusieurs éléments du rituel ont une fonction conçue comme propitiatoire pour apaiser des esprits potentiellement malfaisants ; enfin mystiques car les bénédictions qui accompagnent la consommation du café contribuent à l'élévation spirituelle des rapports interindividuels. Les observations qui suivent ont été faites parmi les musulmans du Wällo, territoire des hautes terres centrales d'Éthiopie, dont les habitants partagent la culture amhara mais se caractérisent par une situation de coexistence étroite entre musulmans et chrétiens.

Considérons d'abord les deux premiers aspects. Sur le plan liturgique, les ustensiles de préparation du café qui servent lors des assemblées religieuses en un lieu saint se distinguent par leur taille plus grande que les ustensiles domestiques, et par la sacralité dont ils sont investis. Alors qu'une cafetière domestique remplit une demi-douzaine de tasses, la cafetière de cérémonie, d'une contenance de 3 à 4 litres, peut en remplir une vingtaine. La tablette porte-tasses ainsi que le brûle-encens sont souvent mentionnés dans les bénédictions et dans les incantations comme des métaphores du pouvoir spirituel du *shaykh*, le maître de cérémonie. Sur le plan occulte, le bec d'une cafetière est usuellement désigné comme un « téton » (*t'ut'*). Ce symbolisme de l'allaitement apparaît encore plus nettement sur les grandes cafetières de cérémonie qui comportent deux becs, destinés à abreuver les esprits (*ruhaniya*) attirés dans l'enclot cérémoniel par les fumigations d'encens et de café. La tablette porte-tasse peut aussi être désignée comme un abreuvoir (*gānda*). D'autre part, les herbes répandues autour des ustensiles sont destinées à satisfaire ces esprits vivants dans un milieu sauvage et domptés par le pouvoir spirituel du maître de cérémonie.

Poursuivons sur la dimension mystique interindividuelle. Une fois que les incantations préliminaires ont été adressées à Dieu et que les précautions envers les êtres sumaturels ont été prises, le café sert de vecteur de médiation spirituelle entre

les hommes. Le trait le plus remarquable de la consommation de café par les musulmans d'Éthiopie est la bénédiction (*merreqat*) prononcée pour le premier service. Cet aspect ressort plus clairement dans les cérémonies organisées à l'échelle domestique, dites *wādaja*. Ce terme est dérivé du verbe *wāddādā* : « aimer ». Il désigne l'état d'amitié spirituelle qui unit les convives dans ces séances de récitation d'odes mystiques (*mānzuma*) et de consommation de nourritures stimulantes.

Au moment où le café est prêt à être servi, la préparatrice ou « servante » (*kahaddam*²) — comme il s'agit généralement d'une femme — s'incline vers le personnage le plus respecté parmi les hommes assis en cercle. Paumes ouvertes, elle lui dit *abol jāba* signifiant à la fois « le café est servi » et « bénissez le premier service. » Quand elle n'est pas évidente, la détermination de cette présence fait souvent l'objet d'un court échange de politesses. Le bénisseur formule alors des vœux de santé, de prospérité, de fertilité... la main droite tendue vers celle qui les reçoit, ponctuant d'un geste souple chaque vœu conclu par une formule telle que *Allah jāba yebālāsh* : « Qu'Allah t'exauce ». D'abord posées, les paroles sont prononcées à une vitesse et avec une intensité allant *crescendo*, par exemple :

« Ainsi soit-il. Que ton courage soit réalisé. Que tes intentions soient réalisées. Qu'Allah fasse de toi un taureau. Tu as été généreux qu'Allah soit généreux. Qu'Allah te rende courageux partout où tu iras. Que tout entier soit dans ta main. L'or, l'argent soient dans ta main. Que le pays soit sous ton autorité. Que l'Éthiopie entière soit sous ton autorité. Que Dieu fasse que tu en sois le bénéficiaire. Que par la force des tes pères et de tes frères tu sois délivré. Voici (*jāba*) ! Qu'Allah prie pour Muhammad et les siens.»

L'exclamation *jāba* ! qui conclut avec ardeur la plupart de ces bénédictions peut-être traduit par « voici ! », mais un « voici ! » chargé de toute la *force* de la prière communautaire communiquant la grâce divine. Nous soulignons « force » car ce terme est dérivé de la langue oromo *jaba* : « fort, dur ». Il entre aussi en composition avec l'auxillaire *alā* pour signifier : « exaucer, apporter de la part de Dieu ». La canalisation des forces spirituelles est opérée par des invocations construites avec le terme *mājān* : « par la puissance de » dérivé d'un terme arabe peu usité signifiant « force, puissance ». Enfin, la bénédiction est réalisée par des formules performatives par excellence, *amin* et *yehun* : « ainsi soit-il ». Par ces moyens verbaux, et les gestes qui les accompagnent, la *baraka* de source divine est captée et transmise par les voix et les corps de l'assistance toute entière.

Les gestes qui accompagnent la bénédiction soulignent cet aspect. Debout, complètement courbée, la personne bénie agite frénétiquement ses mains, voire ses genoux, en répétant avec ferveur *amin*, *amin* de façon rapide et saccadée, appuyant les prières les mieux tournées par un *amiiin* plus long. Dans l'assistance, chacun

² Terme amharique dérivé du verbe arabe *khadama* : « servir ». Le substantif arabe *khadim* est aussi employé.

remue aussi les doigts, paumes ouvertes, et prononce aussi *amin, amin* du bout des lèvres. A la fin de la bénédiction les convives se passent les mains sur le visage tout en prononçant des formules canoniques en arabe comme *All_humma sallî ‘al_Muhammadin wa_lihin* « All_h prie pour Muhammad et les siens » ou bien *sall_All_hu ‘alayhi wasallam* « qu’Allah le bénisse et le salue » avant d’embrasser la tranche de leurs deux mains réunies. La préparatrice du café se jette aux pieds de son bénisseur pour lui embrasser les mains ou les pieds. Plusieurs baise-mains consécutifs sont généralement échangés. Les bénédictions les plus ardentes sont conclues par une fine pluie de salive (*tufta*) dans les paumes de la personne bénie.

Cette bénédiction du premier service du café est la plus quotidiennement prononcée dans les foyers musulmans. Elle est parfois expédiée par quelques formules stéréotypées, mais elle donne souvent lieu à des improvisations dans lesquelles s’expriment des pensées affectueuses. Cet usage n’est pas réservé au service du café, mais participe d’un registre plus étendu de la consécration d’une offrande placée dans le cercle cérémoniel (animal à sacrifier, botte de *c’at* (plante stimulante), somme d’argent) dont les bienfaits doivent rejaillir sur le donateur. Ces bénédictions peuvent être répétées par chaque convive, qui se les adressent mutuellement, produisant une intensification du flux visant à atteindre l’essence même de la *wädaja*, l’état d’intimité spirituelle que ce terme recouvre. Ces flots de prières, prononcées avec une force et une emphase croissantes, relèvent de la conception de la fluidité de la *baraka*, la bienfaisance divine dont les émanations peuvent être canalisées et transmises non seulement par les saints hommes, intercesseurs de Dieu, mais aussi, dans un moindre mesure, par tout un chacun en fonction de qualité de la *niyya*, de l’« intention » portée par ses paroles.

Par le symbolisme et les bénédictions dont il est chargé par les musulmans d’Éthiopie, le café opère une médiation entre les bienfaits prodigués par Dieu et la communauté des hommes et femmes assemblés pour le célébrer. N’aboutissons-nous pas ici au cœur d’une pratique à portée eucharistique, au sens d’une action de grâce unissant les coreligionnaires par l’absorption d’une substance consacrée ? Cette référence subreptice au rituel central de la religion chrétienne n’est ni involontaire ni anodine, mais elle suggère la possibilité d’une analyse inverse de celle qui vient d’être entreprise. Ne peut-on pas considérer la ritualisation du café par les musulmans d’Éthiopie comme un phénomène de mimétisme interstitiel entre l’islam et le christianisme, amplifié dans le contexte éthiopien par la proximité étroite entre ces deux religions ? Question difficile qui nécessiterait des investigations élargies. Nous nous arrêterons donc là, à ces réverbérations interreligieuses sous l’éclairage desquelles se sont dessinés quelques traits de l’identité nationale éthiopienne contemporaine. Laissons à des esprits plus clairvoyants en lire le destin en scrutant les linéaments du marc déposé au fond de la tasse que nous venons de déguster.

Bibliographie

- BERTHAUD, Julien. 2001 : « L'origine et la distribution des caféiers dans le monde. » in M. Tuchscherer (ed.). *Le Commerce du café avant l'ère des plantations coloniales. Espaces, réseaux, sociétés (XV^e-XIX^e siècle)*. Le Caire : Institut Français d'Archéologie Orientale : 361-370.
- EUTING, Julius. 1896. *Tagbuch einer Reise in Inner-Arabien. Erster Theil*. Leiden : Brill
- FORTIER, Corinne. 2001. « L'interdit du vin en islam ou l'ivresse dévirilisatrice. L'usage licite des plaisirs dans la société maure : jeu, tabac, thé, musique et femmes. » in Howard S. Becker (ed.) *Qu'est-ce qu'une drogue ?* Anglet : Atlantica : 33-58.
- MERCIER, Jacques. 1980-82. « Un mythe éthiopien du café et du kat. » *Abbay*, 11 : 143-179.
- PANKHURST, Rita. 1997. « The Coffee Ceremony and the History of Coffee Consumption in Ethiopia. » in K. Fukui et alii. *Ethiopia in Broader Perspective. Papers of the 13th International Conference of Ethiopian Studies*. Kyoto : Shokado Book Sellers. vol. 2 : 516-539.
- RANGER, Terence & HOBSBAWM, Eric. 1992. *The Invention of Tradition*. Cambridge : Cambridge University Press.
- SCHAEFER, Charles G. H. 2001. « Coffee Unobserved: Consumption and Commodization of Coffee in Ethiopia before the Eighteenth Century. » in M. Tuchscherer (ed.), 2001 : 25-33.

